

Amr Helmy IBRAHIM
Université de Franche-Comté, Besançon
Université Paris IV-Sorbonne (Laboratoire LaLIC)

UNE INTERPRETATION MATRICIELLE DE LA THEORIE DE LA POTENTIALITE DE VILEM MATHESIUS

1. Trois types de variation

En synchronie, la variation d'un phonème ou de toute autre unité minimale qu'elle soit lexicale ou grammaticale, peut prendre trois formes:

(A) Les variations peuvent correspondre à des différences d'usage délimitant un certain nombre de groupes formant une même communauté linguistique et qui par ailleurs partagent pour l'essentiel les mêmes compétences linguistiques et attribuent une valeur identique à toutes les autres unités minimales de leur langue commune; c'est le cas par exemple des différentes réalisations du *r* en français; on dira alors qu'on a affaire à une variante libre c'est-à-dire sans aucune incidence proprement linguistique même si elle connote une identité régionale ou sociale.

(B) Les variations peuvent également concerner plusieurs unités de la langue, avoir une valeur linguistique, c'est-à-dire une incidence grammaticale et sémantique, et obéir à une certaine cohérence interne qui les configure en systèmes plus ou moins homogènes et réguliers, mais sans sortir pour autant, dans l'esprit des locuteurs qui les produisent, du système plus général de la langue à laquelle ils s'identifient. On peut classer dans cette catégorie cinq phénomènes traités par Mathesius dans son article de 1911¹ lors de sa discussion de l'indépendance du mot au sein de la phrase:

/1/ absorption du mot dans la phrase (p. 11);

/2/ instabilité de la frontière du mot (p. 11-12);

/3/ indépendance de l'accentuation catégorielle (p. 16);

/4/ ordre des mots (p. 20);

/5/ instabilité de l'interprétation sémantique et notamment du pouvoir dénotatif des mots (p. 21).

Ces variations ont alors une double dimension: individuelle et collective, sans jamais cesser d'être pleinement des phénomènes de langue.

(C) Enfin les variations peuvent signaler la frontière infranchissable de l'identité d'un système linguistique, celle au-delà de laquelle une production linguistique ne fait plus partie ni de cette langue ni d'aucun de ses parlers, de ses sous-langues ou de ses langues de spécialité. Dans ce dernier cas, on ne parle d'ailleurs généralement plus de variation, sauf dans le cas d'une *alternance codique*², mais de passage à une autre langue.

¹ Nous nous référons constamment à la traduction anglaise « On the Potentiality of the Phenomena of Language » faite et publiée par Josef VACHEK dans *A Prague School Reader in Linguistics* (1964 : Indiana University Press) qui nous a été aimablement communiquée par Jan Radimský.

² L'alternance codique ou *code switching* articule deux systèmes plus ou moins stables selon les individus, les situations d'échange et les rapports de force qui se sont institués entre les deux systèmes au sein de la collectivité linguistique dans laquelle se reconnaît le locuteur qui pratique

Le deuxième type de variation que Mathesius appelle aussi *oscillation*³ *statique* présente deux caractéristiques fortement intriquées: d'une part la variation est totalement involontaire, ne résulte d'aucune forme de choix, d'autre part elle se développe à l'intérieur de limites très précises (p. 6) et même si l'empan de la variation dépend de la nature de l'unité minimale il est toujours identique pour une communauté linguistique donnée sans que l'on puisse pour autant formuler la loi gouvernant l'oscillation (p. 8). Cette dernière difficulté venant, comme le montre Mathesius à différents endroits de son article, du fait que dans cette forme de variation, les facteurs linguistiques individuels s'articulent très intimement aux constantes linguistiques qui délimitent les frontières de la langue commune. C'est d'ailleurs ce qui l'amène à considérer que la part la plus intéressante des variations dites « stylistiques » ne constitue pas un phénomène individuel mais qu'elle est partie intégrante des potentialités sémantiques de la langue, d'où son hommage à Charles Bally dont il estime que le *Traité de stylistique française* « n'est heureusement pas un manuel de stylistique au sens habituel du terme », que « son intérêt ne se limite pas au français » et qu'il « présente une authentique analyse sémantique synchronique qui s'appuie sur des fondements linguistiques fiables et non sur des fondements psychologiques » (p. 21).

Surtout, cette conception de la variation fait de l'unité et de l'identité d'une langue et de son système une valeur différentielle plutôt qu'une correspondance biunivoque entre des formes morphologiques ou grammaticales et un sens donné. En effet, après avoir cité à l'appui de l'expérience, fondatrice pour son point de vue, de Henry Sweet (1845-1912) sur la quantité en anglais, les travaux de l'allemand Gustav Meyer (1850-1900) et du français Jean-Pierre Rousselot (1846-1925) il fait sienne l'affirmation de l'américain Scripture qui considère que la caractéristique essentielle de l'anglais parlé des États-Unis est qu'il « change d'un moment à un autre » et écrit: « Les courbes sonores – et, partant, les sons qu'elles représentent – sont aussi irrégulières que les feuilles des arbres: il n'y en a pas deux qui soient absolument identiques, mais les courbes individuelles de cette variété (de langue) se ressemblent et se distinguent des courbes des autres variétés (de langue). Ainsi nous nous trouvons à nouveau confrontés à la potentialité, inscrite toutefois à l'intérieur de limites bien définies, et à coup sûr révélatrice, une nouvelle fois, d'une tendance au statisme » (p. 8-9).

Mathesius, et c'est cet aspect de la variation qui retiendra le plus directement notre attention, considère tout à la fois qu'il existe une identité et une indépendance relative des constituants élémentaires de la langue mais que la production du sens en synchronie dépend d'une sorte de stratégie d'interprétation inscrite dans les limites de l'empan d'oscillation qu'autorise un état de langue⁴.

l'alternance codique. La variation dans la pratique de l'alternance codique est foncièrement de type B mais l'interaction entre deux systèmes fait qu'elle est justiciable d'une méthode d'analyse spécifique que nous ne discuterons pas ici.

³ Par référence à l'expérience phonétique à l'origine de son idée sur la variation de la quantité dans les voyelles de l'anglais.

⁴ Cette conception de la variation rappelle fortement celle de plusieurs approches sociolinguistiques des frontières d'une langue. Elle recouvre aussi bien les variations étudiées par William Labov (notamment dans *Language in the inner city*) et qui ont servi de modèle dans plusieurs pays européens aux travaux dits de *sociolinguistique urbaine* que celles qui ont donné lieu en France aux

Dans cette stratégie interviennent des choix de découpage – on dirait aujourd'hui de *lemmatisation* – de mouvement possible pour la même unité d'une catégorie grammaticale à une autre – ce qui suppose une référence permanente à ce qu'on appellera plus tard, notamment depuis Lucien Tesnière, *translation* – d'accentuation, de mise en valeur et d'autres changements plus ou moins importants de l'ordre linéaire des constituants ou de la relation de la partie au tout.

Son programme n'est pas sans rappeler l'une des conditions posée par Wilhelm von Humboldt à la recherche linguistique comparative :

« Une première règle (...) impose (...) de définir la cohésion interne de chaque langue, comme de détecter et de mettre en ordre toutes les analogies qu'elle peut contenir, afin de produire au jour le système grammatical et la série des idées qu'il enchaîne (...) il s'agit de décroiser et de recroiser tous les fils du réseau linguistique; les uns, dans le sens de la largeur, si l'on peut dire, mettant en cause les segments similaires de toutes les langues; les autres, dans le sens de la longueur, faisant interférer les segments de nature diverse à l'intérieur de chaque langue. Les premiers sont fonction de l'identité des besoins et des potentialités linguistiques présents dans toutes les nations; les seconds signalent les traits individuels que chacune d'elles possède en propre. Ce double réseau est la condition qui permet de circonscrire l'ampleur des diversités linguistiques inhérentes à l'espèce humaine et de mesurer la cohérence interne propre à chaque langue nationale (...) La question de savoir si, et dans quelles conditions, les langues peuvent être, en fonction de leur structuration interne, subdivisées en classes, comme les familles de plantes, ne peut recevoir une réponse valable que sur ce terrain. »⁵

Mais une fois constatée et conçue comme une potentialité, l'oscillation statique doit encore être expliquée. Même si on n'en dégage pas une ou plusieurs lois il faudrait montrer ce qui la rend possible, quelles sont les conditions linguistiques précises qui favorisent sa manifestation sous telle ou telle forme et surtout pourquoi ces manifestations ne suivent pas exactement le même chemin d'une langue à l'autre. Pourquoi *l'organisation de la représentation notionnelle, intellectuelle et émotionnelle* chez plusieurs individus parlant des langues différentes peut sembler coïncider sans que pour autant la variation dans chacune des langues dans lesquelles ils s'expriment ne suive le même parcours ni qu'à fortiori ces langues n'adoptent pour exprimer les mêmes notions, les mêmes raisonnements et les mêmes émotions, des configurations semblables? Pourquoi, par conséquent, si le style fait partie de la langue, qui est notre bien commun le mieux partagé, n'existe-t-il aucune recette réellement consensuelle et durable d'efficacité stylistique et pourquoi si elle existait, elle serait difficilement transposable à une autre langue?

concepts de *polynomie* et de *langue polynomique* développés par Jean-Baptiste Marcellesi (cf. IBRAHIM, 1991).

⁵ Extrait d'une conférence faite à l'Académie de Berlin le 29 juin 1820. Cf. HUMBOLDT (1974 : 78).

2. L'hypothèse matricielle comme explication de l'oscillation statique

C'est pour répondre à ces questions que nous avons élaboré ce que nous appelons *analyse matricielle*. Nous partons de l'hypothèse:

- d'une part, que toutes les formes possibles d'une langue, toutes ses potentialités, toute sa créativité virtuelle, sont contenues sous une forme très élémentaire, presque *naïve*, de la langue ordinaire peu ou pas grammaticalisée, dans une matrice très redondante et d'une structure très faiblement contrainte;
- d'autre part que la matrice complète de l'énoncé d'une langue est a priori compatible avec celle d'un énoncé sémantiquement équivalent dans n'importe quelle autre langue.

L'*analyse matricielle définitoire* (AMD) construit donc une sorte de langage pivot universel sans rupture de continuité entre l'analyse qui est faite de la langue par rapport à elle-même et celle qui en est faite au regard de sa place parmi les autres langues et par rapport aux virtualités du langage humain.

Comment procède-t-elle ?

Partant de la constatation empirique qu'il est toujours possible, quelle que soit la langue, de partir d'une *base nominale* ou commune au nom et à une autre catégorie, et de faire en sorte, par une succession d'ajouts, que cette base devienne le foyer prédicatif⁶ d'un énoncé, l'AMD *défait* progressivement toutes les *marques morphosyntaxiques grammaticalisées* jusqu'à obtenir autour de la base nominale présumée prédicative un ensemble d'énoncés plus ou moins fortement redondants à contrainte grammaticale faible ou nulle, équivalents à l'énoncé analysé.

Cette opération considère donc que la grammaire d'une langue n'est rien d'autre qu'une procédure élégante et économique d'allègement, un système de réduction, d'abréviation et de cristallisation de relations, de fonctions, de paramètres et de coordonnées, dont l'explicitation, en plus de présenter des redondances inutiles, ralentirait considérablement l'expression ou la communication. Mais elle considère aussi que les langues ou variétés de langues n'utilisent pas les mêmes raccourcis et ne procèdent pas de la même manière pour réduire la redondance des paramètres nécessaires à l'*actualisation*⁷ d'un prédicat.

⁶ Nous entendons par *foyer prédicatif* à la fois la source et l'action du prédicat. Constituant structurant d'un énoncé, le prédicat – qui est susceptible d'avoir une forme discontinue – réunit quatre propriétés : un *pouvoir de rection* ; un *degré de force*, un *pouvoir d'information* et un *degré d'autonomie*. Ces quatre propriétés solidaires donnent au prédicat dans chacun des domaines où elles se manifestent : *la rection*, *la force*, *l'information* et *l'autonomie*, une valeur différentielle supérieure à celle de tous les autres constituants de l'énoncé. Ainsi le prédicat, parce qu'il régit syntaxiquement les autres constituants, contient la clé de leur organisation. En autorisant une gradation de l'intensité, il en est également le régulateur. En apportant une information il fait de la parole un événement et de toute nouveauté une valeur. Enfin son autonomie, supérieure à celle de tous les autres constituants même si elle reste relative, permet d'établir la hiérarchie des dépendances au sein de l'énoncé.

⁷ L'*actualisation* d'un prédicat consiste à l'introduire dans un *discours* c'est-à-dire à le *mettre en relation* avec un ensemble de paramètres qui l'autorisent à intégrer un énoncé qui va s'inscrire à son tour dans un texte ou un fragment d'oralité qui garantissent à cet énoncé une complétude grammaticale et sémantique et partant une *autonomie pragmatique*. Le prédicat actualisé construit ainsi automatiquement le contexte de son interprétation et ses conditions d'usage. Son énonciation se suffit à elle-même. Ceci n'exclut naturellement ni les ambiguïtés ni les malentendus mais un prédicat actualisé aura toujours satisfait à tous les paramètres indispensables à la représentation d'au moins un événement langagier dans un contexte donné même s'il satisfait par ailleurs complètement ou partiellement d'autres paramètres liés à des représentations différentes. L'AMD consiste essentiellement à *découvrir* les *actualisateurs* (*supports*, *corrélats*, *opérateurs*, *substituts génériques*,

Autrement dit qu'il y a des conceptions différentes de l'élégance et de l'économie qu'elle implique et que seule la décomposition, le dépliement complet de la contrainte grammaticale au cours d'une procédure où l'équivalence avec l'énoncé analysé est toujours maintenue, permet de saisir la logique de la stratégie de chaque langue.

Mais cette procédure peut s'emballer – chaque définition en appelant une nouvelle – ou s'enrayer – si on n'a pas de raison de choisir entre deux définitions concurrentes. Elle ne peut donc être fiable qu'à la condition expresse de s'appuyer sur un critère reproductible du degré de simplicité et d'être orientée par une finalité qui justifie l'ordre des prédications et des enchaînements.

Ces deux conditions sont d'ailleurs liées. L'élément le plus simple est un élément indécomposable par rapport à la finalité qui oriente l'ensemble des prédicats analysés.

La finalité de l'ensemble est la raison pour laquelle un ou plusieurs prédicats ont été produits. Si par exemple quelqu'un dit d'un homme qu'*il est lourd* cette affirmation recevra deux analyses différentes selon que la finalité du propos est d'indiquer qu'*il est lourd à porter* ou que *sa lourdeur le rend insupportable*. Parallèlement le système de dérivation *lourd* ↔ *lourdeur* ne sera pas activé s'il s'agit de porter un bagage ou de qualifier une industrie.

Enfin, les définitions qui déplient l'énoncé et justifient sa configuration grammaticale par rapport à une finalité donnée sont également régies par les enchaînements sous-jacents aux foyers prédicatifs, baptisés *arguments internes* par Marion Carel et Oswald Ducrot. Chaque prédicat a deux arguments internes reliés par *donc* ou par *pourtant*. La cohérence d'un texte dépend de la cohérence de l'enchaînement des arguments internes sous-jacents aux prédicats mais si les définitions matricielles changent en fonction de la valeur que prend le foyer

classifieurs, paradigmes de classe, auxiliaires, arguments internes) d'un prédicat et à leur assigner une place au sein d'une matrice plus ou moins redondante. Les paramètres *classiques* de l'actualisation, que nos actualisateurs prennent en charge, sont : la *détermination* à la fois comme outil de désignation et comme marqueur de quantité (ce qui inclut les systèmes de détermination proprement dits ou ainsi désignés dans les grammaires traditionnelles – par exemple en français la présence d'un article et les modes de détermination par expansion adjectivale ou par une relative –, les outils de la *deixis* – les moyens par lesquels une langue pointe ou montre une entité –, et les outils de la *quantification* sous toutes ses formes ; l'*agentivité* (qui fait quoi et éventuellement à qui ou pour le bénéfice de qui – on peut aussi parler de paramètres liés à la personne – l'actualisation de l'agentivité est contrainte par la grammaire de l'*actance* telle que l'analyse notamment Gilbert Lazard) ; le *moment* de l'événement ou du *procès* (les coordonnées du temps représenté telles qu'elles existent dans la grammaire de la langue concernée – on peut aussi parler de l'*ancrage temporel*) ; la *manière avec laquelle se déroule l'événement ou le procès* (c'est-à-dire le *mode d'action* qu'on désigne aussi en se référant au terme allemand *aktionsart*) ; la *phase* à laquelle est saisi le procès ou l'événement (c'est-à-dire l'aspect inchoatif, duratif, conclusif, accompli, inaccompli, progressif, sémelfactif, répétitif, etc.) ; le *mode d'énonciation de l'événement ou du procès et le degré de prise en charge par l'énonciateur de son énonciation* (c'est ce qui est souvent désigné en français par *voix* (active, passive, pronominale, impersonnelle, etc.), par *mode* (indicatif, subjonctif, conditionnel, etc.) mais aussi les oppositions de formes temporelles ou aspectuelles qui modifient la prise en charge énonciative (oppositions exposées notamment par Émile Benveniste dans le chapitre « L'homme dans la langue » des *Problèmes de linguistique générale I*), la présence d'*embrayeurs énonciatifs* (en anglais *shifters*) du type de ceux qui ont été mis au jour par Roman Jakobson dans « Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe » de ses *Essais de linguistique générale*, l'utilisation d'expressions à valeur *performative* au sens de John Langshaw Austin et selon la description qu'il en a faite mais aussi au sens *délocutif* analysé par Benveniste.

prédicatif dans l'énoncé, les arguments internes restent invariables. Autrement dit ils sont simplement mobilisés différemment par la définition. L'entrée lexicale *lourd* en position de foyer prédicatif n'aura certainement pas la même définition mais aura toujours pour arguments internes **poïds DC⁸ effort** – où POIDS et EFFORT sont des invariants notionnels⁹ susceptibles d'être actualisées de multiples façons – qu'il s'agisse de *bagages lourds*, d'*industrie lourde*, de ses contemporains dépourvus de finesse intellectuelle et de style qualifiés de *lourds* par Céline, de la densité élevée d'un *métal lourd* ou d'un *acte lourd de conséquences*.

Cette articulation paradoxale d'une définition qui change avec une valeur sous-jacente invariable est le parallèle de l'articulation de l'invariance notionnelle translinguistique avec la spécificité de la configuration grammaticale propre à chaque langue.

Il est relativement facile de s'en rendre compte en comparant les valeurs d'usage de *lourd* avec celles de *thaqîl* en arabe classique et moderne ou *té'îl* en arabe égyptien. Beaucoup de valeurs communes mais deux valeurs dont l'une en AM / AC¹⁰ tout en étant relativement proche d'une valeur française s'y exprime d'une manière inconcevable en français *hâdha'l rajoul thaqîl 'al z:il* (Cet homme a l'ombre lourde) pour dire qu'il est antipathique ou dans le même sens, en AE *él râguél da dammoh té'îl* (Cet homme a le sang lourd); et une deuxième valeur inexistante en F comme d'ailleurs en AC ou AM *'ét'al* ou *khallik té'îl* (Alourdis-toi ou Reste lourd) au sens de *Ne t'emballe pas trop vite* utilisé souvent pour faire remarquer soit que la conquête entreprise ne mérite pas tant de précipitation soit que le résultat sera mieux assuré en prenant son temps.

⁸ *donc*

⁹ Nous sommes conscient du fait qu'en postulant l'existence d'invariants notionnels que l'on ne peut vérifier qu' *après coup*, par exemple par le biais des calculs effectués par Marion Carel et Oswald Ducrot à partir de leur carré argumentatif, ou dans un cadre théorique très différent, par le biais des calculs logiques qui, dans le cadre de la *GAC (Grammaire applicative et cognitive)* de Jean-Pierre Desclés, établissent une relation cohérente entre des *primitives*, des *schèmes* et l'interprétation des énoncés, nous nous exposons à la critique de notre cohérence méthodologique dans la mesure où l'accès à ces invariants notionnels est, au départ, purement intuitif et, en apparence, totalement indépendant de la méthode de réduction récupérable de redondances au sein de classes d'équivalence indiscutables pour la constitution desquelles les intuitions de sens ne portent que sur des valeurs différentielles, c'est-à-dire des valeurs qui ne comportent jamais d'attribution absolue de sens. Mais, d'une part les invariants notionnels qui fournissent les arguments internes ne sont pas indispensables au bon fonctionnement de l'analyse matricielle c'est-à-dire qu'ils n'interfèrent jamais dans les conditions d'établissement des classes d'équivalence – par exemple pour déterminer la validité ou non d'une restructuration – d'autre part la reconnaissance sous une forme ou une autre des arguments internes / invariants notionnels au sein d'une matrice – par exemple sous la forme de *corrélats* – a une fonction de *validation* sémantique de l'analyse, d'argument *supplémentaire* en faveur de sa cohérence et de sa pertinence par rapport aux différentes interprétations dont l'énoncé est justiciable, plutôt qu'une fonction de source ou de point de départ de l'analyse. Ce qui rejoint *in fine* notre méthodologie et l'oppose à celle de tous les sémanticiens et de bon nombre de théoriciens de l'énonciation, sans parler des pragmaticiens à savoir qu'il n'est pas question de placer l'analyse sémantique ou énonciative ou pragmatique à l'origine de l'analyse et du processus heuristique qu'elle implique. Ce serait là, non seulement placer la charrue avant les bœufs mais prendre une assurance d'erreur et de confusion dont la principale conséquence est de se condamner à ne jamais comprendre le rapport de la diversité des langues au langage.

¹⁰ AC = arabe classique – AM = arabe moderne – AE = arabe égyptien – F = français.

Dans tous les cas, et malgré des distributions actantielles différentes, les arguments internes restent les mêmes en français et dans les variétés d'arabe que nous avons examinées.

Le plus souvent l'assignation correcte des arguments internes permet d'homogénéiser la description et d'expliquer des bifurcations de sens qui, autrement, pourraient sembler absurdes. Elle facilite également l'interface avec la grammaire dont nombre d'actualisateurs – souvent par une forme de métonymie ou de méronymie – héritent des propriétés sémantiques des arguments internes.

Sans entrer dans les détails techniques de la description que nous avons eu l'occasion de développer dans une série d'articles¹¹ nous allons exposer à propos de l'entrée lexicale *fort* les grandes lignes de la procédure et l'intérêt qu'elle peut avoir pour résoudre des problèmes par ailleurs indépendants de notre approche théorique.

De bout en bout, la méthode repose sur la construction de *classes d'équivalence* – c'est-à-dire qu'à contexte constant l'énoncé descripteur est toujours équivalent à l'énoncé décrit que ce soit grammaticalement ou sémantiquement. L'analyse par classes d'équivalences nous vient presque entièrement de l'approche transformationnelle et applicative de Zellig Sabbetai Harris¹². C'est elle qui rend possible l'explication par redondance à travers des restructurations locales et, naturellement, la réduction corrélatrice de ces redondances qui permet de retrouver l'énoncé de départ ainsi que la famille des énoncés qui lui sont associés.

Enfin la méthode part du principe qu'un mot a certes une existence formelle – comme le montre Mathesius – mais qu'il n'existe sémantiquement que dans un énoncé dont la prédication est complète. La discussion sur le sens des mots est donc, en dehors des énoncés où ils s'inscrivent, une discussion parfaitement stérile pour ne pas dire plus. Mais les énoncés, même complets et en situation, peuvent être ambigus et relever d'analyses différentes, c'est-à-dire d'énoncés équivalents différents.

Ainsi lorsque, face à un homme, je dis à un tiers :

1/ *Voilà un homme fort !*

Cet énoncé peut signifier :

1a/ Voilà un homme (*doué d'une grande force + qui a une grande force*).

Ou

1b/ Voilà un homme qui (n'a pas + n'est pas nécessairement [forcément] *doué d'*) une *grande force* mais qui (*est corpulent + a une corpulence importante + a un corps dont le volume est important*).

¹¹ Cf notamment IBRAHIM 1996a, 1996b, 1997, 1998, 1999a, 1999b, 2000a, 2000b, 2001, 2004, 2005.

¹² On retiendra plus particulièrement pour une introduction rapide mais relativement complète à l'approche de cet auteur HARRIS 1976 & HARRIS 1988 dont nous publions une traduction aux Éditions de la CRL dans le courant de 2007.

On remarque d'emblée que ces équivalences révèlent deux propriétés, sémantiquement importantes même si elles peuvent être relativement évidentes :¹³ d'une part que la notion de *force* semble inséparable de celle de *quantité* (*corpulence* + *volume*) *importante*, et qu'un homme fort n'est pas **Un homme doué d'une force* mais *Un homme doué d'une grande force* ; ce qui a pour conséquence que la *grande quantité* étant en quelque sorte nécessairement liée à la notion même de force, et partant à sa prédication, fait d'elle un *corrélat* de force.¹⁴ D'autre part que l'actualisateur (*a* + *doué de*) joue un rôle essentiel dans l'explicitation de la valeur sémantique du prédicat sans avoir lui-même un sens bien déterminé, c'est-à-dire qu'il le porte ou le *supporte* – en est donc un *support* – mais ne se substitue pas à lui et ne déforme en aucune manière sa signification. En effet une force n'est appréhendable que si elle est rapportée à un être ou à un objet, c'est-à-dire s'ils *l'ont* ou qu'ils en sont *doués*.

Enfin on constate en comparant les deux interprétations que dans la deuxième le descripteur / actualisateur (*a* + *doué de*) a été nié, et est passé par conséquent du statut de posé à celui de présupposé, et a été remplacé par un descripteur / actualisateur tout aussi plausible mais plus complexe et formellement et sémantiquement différent (*est corpulent* + * *a une corpulence* + * *a un corps dont le volume*). Ce descripteur a une forme – *est corpulent* – dont l'occurrence dans l'énoncé garantit à ce dernier sa *complétude*¹⁵ et deux autres formes dont l'occurrence, du fait de leur détermination, n'assure pas la complétude de l'énoncé

¹³ C'est cette contradiction apparente entre une redondance, c'est-à-dire un phénomène qui n'apporte rien de nouveau, et la révélation d'un constituant important du sens, qui donne aux équivalences que nous construisons leur intérêt descriptif et explicatif.

¹⁴ C'est-à-dire que son occurrence est corrélée à celle de force, que l'occurrence de l'une entraîne nécessairement l'occurrence de l'autre. Il n'est généralement pas nécessaire d'exprimer les corrélats puisqu'ils sont constitutifs du prédicat mais il arrive que les conditions de détermination du prédicat rendent leur expression nécessaire, faute de quoi la complétude de l'énoncé est bloquée. La détermination faisant partie de la prédication (cf. IBRAHIM, 2004) elle exige parfois l'apparition d'une prédication distribuée entre un foyer prédicatif et une sorte de prédication seconde portée par le corrélat. Un cas analogue à *force* est *conduite* : de même que l'énoncé **Cornélie a une force* est agrammatical, l'énoncé **Cornélie (a une conduite + se conduit)* l'est également alors que parallèlement *Cornélie a une grande force* et *Cornélie (a une bonne conduite + se conduit bien)* sont parfaitement grammaticaux. C'est-à-dire que *bonne* ou *bien* remplissent par rapport à *conduite* / *se conduire* la même fonction que *grand/e* par rapport à *force*. Il y a certes une différence entre les deux puisqu'on peut avoir *Cornélie (a une mauvaise conduite + se conduit mal)* alors qu'on ne peut pas avoir **Cornélie a une petite force*. Mais on peut avoir *Cornélie a peu de force* ou *Cornélie a une force* (moyenne + dérisoire + insignifiante +...) et on peut retrouver des conditions d'effacement et de reconstruction pour *conduite* qui excluent un jugement négatif. Ainsi *Cornélie sait se conduire* signifiera toujours *Cornélie sait (bien se conduire + se conduire comme il faut)* et jamais *sait mal se conduire* ou *sait se conduire* comme il ne faut pas, de même quand on dit que telle institution, tel groupe ou tel individu a décidé d'adopter un *code de conduite*, il s'agit toujours d'un *code de bonne conduite* et jamais d'un *code de mauvaise conduite*. Bref, *bonne* / *bien* sont des corrélats de la prédication (*conduite* + *se conduire*) au même titre que *grand/e* pour *force*. Les conditions d'effacement et de reconstruction présentent les mêmes valeurs différentielles même si elles ne sont pas absolument identiques du fait des contraintes syntaxiques et sémantiques propres aux effets des idiosyncrasies grammaticales d'une langue, par exemple en français la position de l'adjectif qui a une conséquence sur le mode d'attribution d'une propriété et sa nature (cf. *Un grand homme* vs *Un homme grand*). Ce phénomène, étudié sous un autre angle théorique et avec, par conséquent, une autre interprétation, recoupe celui de la *polarité* assignée à certaines entrées lexicales (cf. *Ce livre a une épaisseur de 2 cm* et non **Ce livre a une minceur de 2 cm*).

¹⁵ Cette notion est analysée et discutée de façon extensive dans IBRAHIM, 2004.

qui n'est satisfaite que par (*importante + important*). Autrement dit on voit bien que la classe d'équivalences ainsi construite permet de repérer très concrètement un lien indissoluble entre la dérivation lexicale (*corps, corpulence*) ; des noms *corrélés* au prédicat (*volume*), le système grammatical de la détermination (*le déterminant un, la relative*) et, bien entendu, le *support* (*est + a*).

La différence entre les interprétations (1a) et (1b) qui sont, rappelons-le, respectivement équivalentes dans un contexte donné¹⁶ à (1), tient donc à la différence des descripteurs / actualisateurs au sein des deux matrices – les interprétations (1a) et (1b)¹⁷ – que ce soit en termes de nature ou de distribution. Il s'ensuit que si la relation entre les descripteurs / actualisateurs a un sens, et bien que les descripteurs / actualisateurs et leurs relations relèvent exclusivement de la grammaire de l'énoncé (1), ce sens constitue alors l'explication de la différence entre les deux interprétations et plus généralement une explication de la manière avec laquelle se construit le sens de (1). On voit ainsi comment l'explication – qui relève en dernière analyse d'une sémantique – ne requiert pas, au départ, d'analyse sémantique et repose entièrement sur les différents niveaux – équivalents, réductibles et reconstructibles – de l'analyse matricielle, qu'on pourrait considérer comme étant *lexico-grammaticale*, que nous avons proposée.

Notons d'autre part que l'analyse matricielle, dans le cas d'un énoncé ambigu comme (1) donne toujours des descriptions non ambiguës c'est-à-dire qu'à une description matricielle donnée correspondra toujours une interprétation et une seule de l'énoncé ambigu. Ceci permet d'analyser les conditions dans lesquelles sont levées les ambiguïtés d'un énoncé ambigu. Par exemple des énoncés comme :

2/ *Mon fils est plus fort que le tien en maths.*

Son fils est plus fort que le sien aux échecs

relèveront d'une analyse du type de (1a)¹⁸ tandis que des énoncés comme:

3/ *"Le violon, un homme fort, assez mal rasé, brun, un Marseillais probable, scandait le refrain sur son instrument"* (Aragon, *Les beaux quartiers*, 1936)

"Il est même un peu fort, comme beaucoup de sédentaires" (Duhamel, *Désert Bièvres*, 1937)

"Elle est grasse, elle a une forte poitrine" (Sartre, *La Nausée*, 1938)¹⁹

relèveront d'une analyse du type de (1b), ce qui permettra de tirer, entre autres conclusions, que l'interprétation (1a) est la seule possible avec des expansions de type *en N* ou à *Det N* tandis que l'interprétation (1b) est la seule possible lorsque

¹⁶ A chaque contexte correspond une matrice et une seule. C'est en ce sens qu'il faut comprendre notre affirmation selon laquelle c'est la langue qui construit le contexte et non l'inverse. C'est également pour cette raison que les constituants de la matrice, bien que présentant une redondance plus ou moins forte qui peut même parfois présenter une lourdeur qui prête à sourire, doivent faire partie de la langue et être *immédiatement et directement* interprétables. La présence dans la matrice d'un constituant dont l'interprétation nécessiterait l'adoption d'une convention étrangère à l'usage courant de la langue invaliderait ipso facto l'ensemble de la description.

¹⁷ (1a) et (1b) ne sont pas des matrices complètes mais comportent les principaux constituants nécessaires à la démonstration.

¹⁸ De même d'ailleurs que des énoncés de type *Ce travail est fort intéressant ↔ L'intérêt que présente ce travail a une grande force* ou *Voilà qui est un peu fort de (café + sel) ↔ Voilà qui est comme si on avait mis une trop grande quantité de (café + sel)*. Dans ce dernier cas la reconstruction d'une figure de comparaison effacée explique la présence d'un degré de figement (Cf. IBRAHIM 1996b).

¹⁹ Ces exemples sont repris au TLF (*Trésor de la langue française*, vol. 8 p. 1110)

fort/e s'applique à une partie du corps comme c'est le cas avec l'exemple de Sartre. Le lien indissoluble entre *force* et *quantité importante* signalé plus haut et qui fait de *grand/e* un corrélat de *force* explique par ailleurs des emplois de *fort/e* qui autrement resteraient absurdes. Ainsi dans :

4/ *Il est fort probable qu'il soit parti*
Il y a de fortes chances qu'on ne trouve personne

4'/ *Il y a fort à parier que tu n'as rien lu*

le corrélat *grand/e* dans le cas où *fort/e* s'applique à une quantité (*chances, probabilités*) passe en position de foyer prédicatif et a, à son tour, pour corrélat, un paradigme de la quantité, en l'occurrence *nombre*. Ce qui nous donne :

4a/ *Il y a un grand nombre de (probabilités + chances) pour (qu'il soit parti + qu'on ne trouve personne*

le cas de (4') est un peu plus complexe du fait de son type de construction mais le principe reste le même :

4'a/ *Il y a un grand nombre de chances que tu n'aies rien lu pour qu'on puisse prendre le risque de parier que tu n'as rien lu.*

on a en effet la même situation après réduction des redondances et effacement des actualisateurs de *parier* à savoir son corrélat *risque* et le verbe support qui l'introduit *prendre*.

Mais le corrélat *grand/e* peut s'appliquer à un autre *nom classifieur*²⁰ que la quantité. Observons les énoncés suivants suivis de leur analyse matricielle :

5/ *Les formes fortes de l'allemand doivent être mémorisées*

5a/ *Les formes fortes de l'allemand, qui ont **une grande résistance** à l'action assimilatrice d'une forme analogique, doivent être mémorisées.*

6/ *Ce thé est fort.*

6a/ *Ce thé a **une grande concentration gustative**.*

7/ *C'était le temps fort du spectacle.*

7a/ *C'était le moment du spectacle qui avait **la plus grande intensité (émotive)**.*

8/ *Au plus fort de sa colère il reste souriant.*

8a/ *Au moment où sa colère atteint **sa plus grande intensité**, il reste souriant.*

9/ *Ce document doit être gardé dans un coffre-fort.*

9a/ *Ce document doit être gardé dans un coffre qui offre **une grande résistance** à (l'effraction + la pénétration).*

Ici les noms classifieurs sont *résistance* (5a & 9a), *concentration gustative* (6a), *intensité* (7a & 8a). Ces exemples n'épuisent naturellement pas toutes les possibilités d'application du corrélat en position prédicative *grand/e* à un nom classifieur.

²⁰ Les *noms classifieurs*, tels que nous les avons définis pour la première fois dans Ibrahim 1996a, labellisent des classes de noms. Ce label correspond à la fois à une fonction d'hypéronyme, un ensemble de propriétés sémantiques et un ensemble de propriétés syntaxiques. De ce fait, des noms classifieurs comme *quantité, couleur, résistance, etc.* se distinguent aussi bien des *hypéronymes*, des *classes d'objets* (cf. Gaston GROSS, 1994), ou des *propriétés* même si on peut relever de nombreux recoupements.

3. Conclusion

Ces analyses peuvent donner l'impression, du fait des variations lexicales qui affectent les corrélats et les noms classifieurs auxquels ils s'appliquent, d'une certaine hétérogénéité voire d'une absence de principe relationnel unificateur dans les intuitions qui orientent l'analyse sémantique. On peut donc être tenté de conclure à l'existence d'un degré plus ou moins important d'arbitraire dans la polysémie, la polylexicalité ou tout simplement la polyvalence de *fort/e*. Cette tentation peut ensuite conduire à renoncer à toute forme d'*explication* intralinguistique et pousser vers les errements de l'interprétation par l'analogie et / ou par un stock ouvert d'*opérations* prétendument *cognitives* par définition incontrôlables et invérifiables. Et ceci peut se produire aussi bien si l'on considère qu'il y a nécessairement un *invariant* sémantique à *retrouver* avant de le décliner sous différentes formes ou valeurs ou que l'on considère que chaque usage est un *cas sui generi*.

De fait, il y a bien une cohérence grammaticale qui régit les différentes interprétations et les différents usages de *fort/e*. Cette cohérence, cette *grammaire* du prédicat *fort/e* repose sur le fait que *la notion de force* a pour *arguments internes* plus DC dépassement.

On se rend compte en effet en repassant en revue les différents exemples que nous avons donné mais aussi en cherchant d'autres exemples y compris dans des langues de spécialité – par exemple des *terres fortes* ou *le fort d'une voûte* -, dans des expressions réputées toutes faites comme par exemple *en dire de fortes*, ou encore dans des mots composés – par exemple *place forte* – qu'il existe une *relation constante* entre d'une part le fait que la notion de *force* soit toujours en réalité une notion de *grande force*, qu'elle constitue donc toujours un *plus*, d'autre part qu'il n'y ait de sens qu'à condition que cette force ait toujours un effet qui dépasse la moyenne connue ou admise des effets habituels généralement associés au sujet dont on prédique la force. La constance de cette relation constitue à nos yeux l'explication de l'oscillation statique de Vilém Mathesius.

BIBLIOGRAPHIE

- AUSTIN, John Langshaw (1970), *Quand dire c'est faire*, Paris, Le Seuil. [1962 *How to do Things with Words*].
- BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, 1966.
- CAREL, Marion (1995), Trop, argumentation interne, argumentation externe et positivité, *Théorie des topoi* (J-CI Anscombe éd.), Paris, Kimé, chap. 6, 177-206.
- CAREL, Marion (2001), Argumentation interne et argumentation externe au lexique, des propriétés différentes, *Langages* 142 (Amr Helmy Ibrahim éd.) *Les discours intérieurs au lexique*, Paris, Larousse, 10-21.
- DESCLES, Jean-Pierre (1990), *Langages applicatifs, langues naturelles et cognition*, Paris, Hermès.
- DUCROT, Oswald (2001), Critères argumentatifs et analyse lexicale, *Langages* 142 (Amr Helmy Ibrahim éd.) *Les discours intérieurs au lexique*, Paris, Larousse, 22-40.
- GROSS, Gaston (1994), Classes d'objets et traitement de la synonymie, *Supports, opérateurs, durées* (Amr Helmy Ibrahim éd.), Annales littéraires de l'Université de Besançon n° 516, *Série linguistique et sémiotique*, Vol. 23, Paris, Les Belles Lettres, 93-102.
- HARRIS, Zellig Sabetai (1976), *Notes du cours de syntaxe*, Paris, Le Seuil.
- HARRIS, Zellig Sabetai (1988), *Language and Information*, New York, Columbia University Press. Traduction française (par Amr Helmy Ibrahim & Claire Martinot) à paraître aux éditions de la CRL courant 2007.
- HUMBOLDT, Wilhelm von (1820), La recherche linguistique comparative dans son rapport aux différentes phases du développement du langage, *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*. Paris, Le Seuil, 1974 [Trad. & intr. de Pierre Caussat], 71-97.
- IBRAHIM, Amr Helmy (1991), Hétérogénéité et convergence des arabes modernes, *Les langues polynomiques*, Actes du Colloque international sur les langues polynomiques (Corte - 17 au 22 septembre 1990), PULA, n° 3/4 (Publications universitaires de Linguistique et d'Anthropologie - Université de Corse), Corte, 1991, 247-254.
- IBRAHIM, Amr Helmy (1996a), Les supports, le terme, la notion et les approches, & La forme d'une théorie du langage axée sur les termes supports, *Les supports* (Amr Helmy IBRAHIM éd.), *Langages*, n°121, Paris, Larousse, 3-8 & 99-119.
- IBRAHIM, Amr Helmy (1996b), Peut-on, en français, reconnaître automatiquement un support de péjoration ?, *LINX* 34/35, *Lexique, syntaxe et analyse automatique des textes*, (Hommage à Jean Dubois), 57-77.
- IBRAHIM, Amr Helmy (1997), Pour une définition matricielle du lexique, *Cahiers de lexicologie*, vol. 71-2, Paris, Didier érudition, 155-170.
- IBRAHIM, Amr Helmy (1998), La mémoire cinétique des termes supports, *Actes des journées scientifiques, La mémoire des mots* (Tunis - 25-27 septembre 1997), Paris / Montréal, AUPELF-UREF, Col. *Actualités scientifiques*, 235-242.

- IBRAHIM, Amr Helmy (1999a), Constructions figées et constructions à supports, *1ères Rencontres Linguistiques Méditerranéennes*, septembre 1998, *Le figement lexical* (S. MEJRI éd.), Université de Tunis 1 / AUPELF, 373-387.
- IBRAHIM, Amr Helmy (1999b), Les prépositions comme traces ou équivalents d'un support, *Revue de Sémantique et de Pragmatique* 6, *Approches sémantiques des prépositions*, Orléans, Presses Universitaires d'Orléans, 89-102.
- IBRAHIM, Amr Helmy (2000a), Constantes et variables de la grammaire des supports dans quelques langues romanes, Actes du XXIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie romanes, Bruxelles 1998, vol. VI, *De la grammaire des formes à la grammaire du sens*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 241-251.
- IBRAHIM, Amr Helmy (2000b), Une classification des verbes en six classes asymétriques hiérarchisées, *Syntaxe & Sémantique* 2, Caen, Presses Universitaires de Caen, 81-98.
- IBRAHIM, Amr Helmy (2001), Argumentation interne et enchaînements dans les matrices définitives, *Les discours intérieurs au lexique*, (Amr Helmy Ibrahim éd.), *Langages* 142 (juin), Paris, Larousse, 92-126.
- IBRAHIM, Amr Helmy (2004), Prolégomènes à une typologie de l'actualisation des noms, *Les constituants prédicatifs et la diversité des langues*, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, Nouvelle série, Tome XIV, Leuven, Peeters, 29-76.
- IBRAHIM, Amr Helmy (2005), Le paradigme des supports de point de vue en français et en arabe, *Les périphrases verbales*, (Hava Bat-Zeev Shyldkrot & Nicole Le Querler éd.), Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins, 185-208.
- IBRAHIM, Amr Helmy (2007, à paraître), Moment, phase et manière du procès dans les matrices analytiques définitives, *Études françaises en Slovaquie*.
- JAKOBSON, Roman (1957), Shifters, verbal categories and the Russian verb, [Trad. française de Nicolas Ruwet, 1963 (Réimpr. 2003), « Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe » in *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit, 176-196].
- LABOV, William (1972), *Language in the inner city*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press [Trad. française d'Alain Kihm, 1978, *Le parler ordinaire*, Paris, Éditions de Minuit].
- LAZARD, Gilbert (1994), *L'actance*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MATHESIUS, Vilém (1911), On the Potentiality of the Phenomena of Language, *A Prague School Reader in Linguistics* (Joseph Vachek éd.), 1964, Bloomington, Indiana University Press, 1-32.
- TESNIERE, Lucien (1965), *Éléments de syntaxe structurale*, 2ème édition, Paris, Klincksieck.

RIASSUNTO

Una interpretazione matriciale della teoria della potenzialità de Vilém Mathesius

Nel suo articolo fondatore sul carattere potenziale dei fenomeni del linguaggio che definisce in termini di oscillazione statica, Vilém Mathesius considera che un certo numero di problemi collegati alla variazione in sincronia in una comunità linguistica, un gruppo di locutori o addirittura uno stesso individuo, che si tratti di accentazione, dell'ordine dei termini o del valore semantico assegnato a un'unità di cui si può d'altra parte dimostrare che rimane identica a se stessa, possono spiegarsi mediante meccanismi strettamente grammaticali dipendendo della struttura generale della lingua et non di variazioni stilistiche o retoriche collegate a un uso isolato o fondamentalmente soggettivo della lingua.

Proviamo di mostrare perché la tesi di Mathesius rappresenta una progredita notevole per la sua epoca che viene confermata dalla sua interpretazione assai pertinente e moderna dell'opera di Charles Bally. Esponiamo che interesse ci può essere nella riformulazione di questa tesi in tal modo che la costante che postula Mathesius sia quello che chiamiamo *matrice analitica* definitoria mentre le oscillazioni che postula corrispondono alle nostre procedure di attualizzazione dei focolai predicativi.

In conclusione, argomentiamo l'idea che si può basare una equivalenza tra i percorsi postulati da Mathesius tra le costanti e gli osservabili dell'uso e le ristrutturazioni che, nel nostro modello, collegano le matrici agli enunciati osservati.